

Notice historique sur la Société Vaudoise des Science Naturelles 1850-1860

Autor(en): **Rambert, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **29 (1893)**

Heft 112

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-263591>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA

SOCIÉTÉ VAUDOISE DES SCIENCES NATURELLES

1850-1860

d'après les notes de feu le prof. Eugène Rambert.

Reproduction d'articles parus dans la *Gazette de Lausanne*
des 23 et 24 juillet 1888.

Parmi les manuscrits laissés par Eugène Rambert sur sa table de travail, au moment où la mort l'en arrachait si brusquement, est une biographie de feu le docteur Philippe De la Harpe. Eugène Rambert l'avait commencée sur la demande qui lui en avait été faite. Il n'a pas pu l'achever.

En lisant cette étude interrompue, nous y avons trouvé des notes intéressantes sur les travaux de la Société vaudoise des sciences naturelles pendant les années 1850 à 1860, et sur les savants qui faisaient alors partie de la Société. Ce ne sont encore, malheureusement, que des notes, mais assez complètes cependant pour que nous puissions les publier sans trahir la pensée de leur auteur.

On les lira, croyons-nous, avec plaisir.

Les amis de Rambert, en particulier, y retrouveront l'écrivain consciencieux, le critique bienveillant, le travailleur aimant et louant le travail chez les autres, le patriote qui a consacré sa vie à honorer son pays et à le relever à ses propres yeux, en montrant tout ce qu'il s'y est fait d'utile et de bien.

Le moment où Philippe De la Harpe commença à prendre une part de plus en plus active aux travaux de la Société vaudoise des sciences naturelles est un de ceux qui comptent dans la modeste histoire de cette association savante.

La science, dans ce temps-là, n'était pas en très grande fa-

veur dans le canton de Vaud. Les mathématiques à part, elle était représentée à l'Académie de Lausanne par deux chaires seulement, dont l'une embrassait à la fois toute la physique et toute la chimie, et l'autre toutes les disciplines des sciences naturelles proprement dites. Quelques rares cours extraordinaires remédiaient, tant bien que mal, à l'insuffisance de l'enseignement des professeurs en titre. Cette pauvre organisation répondait assez bien à l'esprit qui régnait généralement dans le public cultivé. On subissait encore l'influence d'une période antérieure. Les lettres continuaient à avoir le pas sur les sciences, ne le cédant qu'à la théologie, dont les préoccupations absorbantes avaient pendant un temps trop long refoulé tout le reste au second ou au troisième plan.

Il n'y avait rien, à Lausanne, qui pût rappeler, même de bien loin, l'activité scientifique de Genève ou de Neuchâtel. Quelques Vaudois avaient prouvé, cependant, par leur exemple, que le goût des recherches savantes et les aptitudes qu'elles demandent ne font pas nécessairement défaut au génie national. Un Vaudois, le vénérable Gaudin, avait publié en sept volumes une *Flore helvétique* bien supérieure à tout ce qui avait paru dans le même genre et qui, aujourd'hui encore, a pour les botanistes de notre pays toute la valeur d'un premier monument ; mais il était mort depuis plusieurs années déjà. Un autre Vaudois, Agassiz, venait de s'illustrer par un ouvrage qui fait date dans les annales de la science, ses *Recherches sur les poissons fossiles* ; mais Agassiz n'avait pas trouvé de place pour lui dans son canton natal ; une académie voisine nous l'avait enlevé, et c'était à Neuchâtel que par la contagion de son activité il communiquait à tout un groupe de savants l'ardeur dont lui-même était dévoré.

Un autre Vaudois, — naturalisé tout au moins, — le maître d'Agassiz pour tout ce qui concerne l'étude des glaciers et des terrains erratiques, Jean de Charpentier, jouissait dans le monde savant d'une considération que ne diminuait en rien la gloire plus bruyante de son élève, devenu son émule. Mais ce patriarche de la science vivait isolé dans son ermitage des Devens. Heureux de voir se grouper autour de lui, pendant quelques jours de vacances, des amis fidèles et de modestes admirateurs, il n'aspirait à rien de plus. Lebert et Emmanuel Thomas, le botaniste de la montagne, étaient sa société la plus habituelle. Quelques amateurs, plus ou moins distingués, cultivaient bien

aussi l'un la botanique, l'autre quelque branche de la zoologie, mais chacun pour soi. Tout au plus se rencontraient-ils, une fois par an, dans les réunions de la Société helvétique. Quant à la Société vaudoise, elle semblait avoir pris à tâche de faire parler d'elle le moins possible.

Fondée en 1815, à titre de section de la Société helvétique, qui venait elle-même de se constituer, elle avait vécu pendant trente-six ans, sans avoir d'organe de publicité lui appartenant en propre. Enfin, en 1841, sur les conseils de M. le professeur Wartmann, elle avait entrepris la publication d'un *Bulletin*; cette innovation avait paru bien téméraire, mais un certain succès relatif était venu donner tort aux prophètes de malheur. Dès l'année 1845, le *Bulletin* formait un volume de quatre cents pages, suivi, trois ans plus tard, d'un second volume de force presque égale. L'effort malheureusement ne se soutint pas. En 1849, les communications faites à la Société ne fournirent matière qu'à un cahier d'une quarantaine de pages, et l'année suivante, elles atteignirent au chiffre dérisoire de vingt-quatre pages. Le *Bulletin* fut sur le point de périr d'inanition. Les séances n'étaient plus fréquentées que par trois ou quatre membres, et souvent même elles n'avaient pas lieu, faute d'assistants. La Société ne vivait pas. A peine traînait-elle un misérable reste d'existence.

Cependant, un mouvement de réaction favorable commençait à se dessiner. Les personnes aux mains desquelles était confiée alors la direction de nos écoles ne paraissaient point animées d'un zèle très encourageant pour la haute culture; tel conseiller de l'instruction publique se vantait des économies réalisées par lui dans l'administration de son département; mais il y avait des degrés dans cette tiédeur alarmante, et la littérature en ressentait les effets beaucoup plus que les sciences.

Les mœurs aussi changeaient. Lausanne était de moins en moins la ville aristocratique d'autrefois. Les conditions de la vie moderne ne permettaient plus à nombre de petits rentiers d'y vivre dans la quiétude d'un far-niente inoffensif. L'industrie était en voie de progrès, le commerce devenait plus entreprenant, l'esprit positif du siècle prenait le dessus, et les bourgeois travailleurs formaient des associations pour la défense de leurs intérêts collectifs. Une voie nouvelle s'ouvrait ainsi peu à peu; les esprits s'y engageaient sans trop s'en rendre compte, et la science, auxiliaire naturel, instrument indispensable de tout dé-

veloppement économique, ne pouvait manquer de recueillir le bénéfice des dispositions et des besoins créés par le changement survenu dans les mœurs.

Ce fut sous l'empire de ces circonstances, éminemment favorables, que quelques hommes recherchèrent les moyens de rendre un peu de vie à la Société qui se mourait. Parmi eux se trouvait M. Lardy, ancien professeur à l'Académie de Lausanne, chargé de la direction du musée de géologie, âgé déjà, mais toujours actif, savant modeste, mais d'un mérite très réel. Son successeur à l'Académie, M. le professeur Auguste Chavannes, s'employa plus activement encore à l'œuvre commune ; M. Rodolphe Blanchet, vice-président du Conseil de l'Instruction publique, esprit curieux, peu méthodique, qui a touché à plus de questions qu'il n'en a réellement étudié, ne dédaigna point de leur prêter son appui et de les couvrir de sa bienveillance.

Mais l'homme de la situation, celui auquel revient plus qu'à tout autre l'honneur de la résurrection, est, sans contredit, le docteur Jean De la Harpe. Un sûr instinct lui fit sentir le vice de l'organisation antérieure. La Société ressemblait trop à une académie au petit pied. Quoique le règlement ouvrît largement la porte aux amateurs, il n'était guère admis, de fait, qu'on brigât l'honneur d'en faire partie, sans l'avoir mérité par des travaux de quelque importance. Les séances avaient un certain décorum. Il était rare qu'on y causât familièrement. On lisait ou on écoutait lire des mémoires, soigneusement rédigés ; ces mémoires allaient à l'impression et formaient seuls le *Bulletin*, qui gardait à peine la trace de ce qui avait pu se passer dans les séances de la Société. « Avec ce décorum, on paralyse les bonnes volontés, disait Jean De la Harpe ; il nous faut des réunions familières, qui aient de l'intérêt et du mouvement, qui attirent les jeunes gens, aussi bien que les savants déjà connus et posés, qui leur donnent le goût des choses de la science, qui les encouragent et les soutiennent, qui fassent régner parmi eux une salubre émulation ; des réunions où l'on cause, où chacun puisse apporter le résultat de ses observations de tous les jours, sans être retenu par la crainte de trop présumer de lui-même, où l'on fasse bon accueil même à la bagatelle, aux *riens* scientifiques, et d'où l'on sorte avec le désir d'y revenir. Quant aux mémoires importants, le moyen de les attirer n'est pas d'écartier, par une fausse pédanterie, les essais plus humbles de ceux qui commencent. Que la Société vive d'abord, qu'elle devienne

un centre d'activité régulière, et ses publications gagneront en qualité aussi bien qu'en quantité. Le petit amènera le grand. »

Ainsi disait Jean De la Harpe, et avec sa bonhomie, sa bonne grâce familière, son sourire engageant, sa chaleur communicative, il allait colportant ses idées et cherchant des recrues à gagner. Il trouva sans peine à qui parler. La jeunesse avait senti venir le vent nouveau, et parmi les étudiants réunis à Lausanne ou qui, leur temps d'étude achevé, rentraient au pays, il s'en trouvait beaucoup chez qui s'était éveillée de bonne heure la curiosité scientifique. De la Harpe sentit que sa voix trouvait de l'écho et redoubla de zèle.

En peu de temps, la Société se vit transformée. Le nombre des membres grandit rapidement; les séances, plus intéressantes, attirèrent des assistants nombreux; au lieu de trois ou quatre, on se trouva vingt, on se trouva trente; des communications variées remplissaient chaque séance, et si, par hasard, l'ordre du jour n'était pas suffisant, De la Harpe était habile à y suppléer en mettant sur le tapis, à titre de sujet d'entretien, telle question capable d'intéresser tout le monde.

Les publications de la Société subirent une transformation analogue. Elles prirent le caractère d'un procès-verbal détaillé, dans lequel s'intercalèrent les mémoires, puis, le progrès s'accroissant toujours, les séances devenant de plus en plus animées et les communications plus nombreuses, on fit dans le *Bulletin* deux parties distinctes, l'une aux procès-verbaux, l'autre aux mémoires.

Cette transformation s'opéra sans bruit, mais assez rapidement, vers les années 1851, 1852 et 1853; en 1854, le *Bulletin* prenait sa forme définitive.

Mentionnons rapidement les hommes dont le zèle seconda le plus utilement celui de Jean De la Harpe. Plusieurs, dans le nombre, sont encore vivants et en pleine activité: ils ne s'étonneront pas de nous trouver sobres de détails sur ce qui les concerne.

A tout seigneur, tout honneur. Le magistrat qui remplissait alors les fonctions délicates de vice-président du Conseil de l'instruction publique, et qui, de fait, avait en mains toute cette branche, si importante, de l'administration cantonale, M. Rodolphe Blanchet, a quelque droit à la reconnaissance de la Société vaudoise des Sciences naturelles, pour l'intérêt réel qu'il prit à sa résurrection. Il était né curieux, mais sa curiosité n'était pas

celle du savant qui interroge la nature avec patience et méthode ; elle ressemblait plutôt à celle qu'on trouve parfois chez les montagnards qui ont le don de l'observation. Il touchait aux questions plus qu'il ne les travaillait, aussi a-t-il laissé peu de traces durables. Le plus grand service qu'il ait rendu à la Société a été de lui témoigner de la bienveillance et de prendre à ses travaux une part directe. Un exemple donné de si haut avait bien son prix.

Après lui, un homme déjà âgé, M. le professeur Lardy, déjà nommé plus haut. Il y avait tout honneur à se sentir encouragé par ce vénérable vieillard.

Les mathématiques et l'astronomie étaient représentées par MM. les professeurs Burnier, Gay et Ch. Dufour. Le second, qui songeait, alors déjà, à la fondation de l'Ecole spéciale, maintenant rattachée à l'Académie à titre de faculté technique, est un des hommes qui ont le plus contribué à éveiller à Lausanne le goût des études scientifiques. Le dernier, M. Ch. Dufour, ne se laissait point arrêter par la distance. D'Orbe, où il remplissait alors les fonctions de maître au Collège, il se rendait régulièrement à Lausanne pour les séances de la Société, et rarement il s'y présentait les mains vides. Ses travaux sur *Les occultations d'étoiles par la lune*, sur *La scintillation des étoiles* et sur *Les mirages à la surface du lac Léman*, étaient d'un esprit exact autant qu'ingénieux ; ils préludèrent dignement à l'activité féconde qu'il n'a cessé de déployer dès lors et dont la Société helvétique et la section vaudoise ont tour à tour bénéficié. Quand il apporta son mémoire sur les mirages, M. Dufour était fixé à Morges, et la moindre distance à franchir ne fut pas le signal d'une diminution dans son zèle : ce n'est pas toujours ce qui arrive.

M. le professeur J. Marguet, collègue de M. Gay, comme lui l'un des fondateurs de l'Ecole spéciale, communiquait régulièrement les observations météorologiques qui se faisaient sous sa direction. A partir de l'année 1856, elles furent publiées *in extenso* dans le *Bulletin*. Il n'était pas le seul, d'ailleurs, parmi les membres de la Société, à s'occuper activement de cette branche des sciences dont l'importance croissait tous les jours. M. Ch. Dufour et son frère, dont nous parlerons tout à l'heure, devaient y trouver matière à des études du plus haut intérêt ; c'était aussi l'un des sujets favoris de M. Rodolphe Blanchet, qui, du haut de la terrasse de son château de Montagny, se plai-

sait à observer la marche des vents à la surface du lac Léman.

Deux chimistes, MM. les professeurs Bischoff et Rivier, prenaient fréquemment la parole, toujours pour des communications intéressantes et soignées. Le premier s'occupait aussi, avec un louable dévouement, des intérêts administratifs de la Société. On le trouve presque toujours dans les comités du temps, remplissant des fonctions ingrates, mais utiles : il fut secrétaire plus souvent qu'à son tour.

La physique fut représentée avec éclat du jour où M. Louis Dufour (16 novembre 1853) vint prendre place sur les bancs de la salle de l'Hôtel de Ville où la Société avait alors ses séances. Dès la séance suivante, il exposait en quelques mots les découvertes les plus récentes dans le domaine de la physique ; cet exemple fut suivi et les séances n'en devinrent que plus intéressantes et plus instructives : y assister, c'était presque se tenir au courant. En même temps, il communiquait une première note originale sur les hypothèses émises pour rendre compte de la lumière électrique, préluant ainsi aux travaux, si distingués, dont il devait enrichir le *Bulletin vert* : Est-il nécessaire de rappeler ses belles études sur *les rapports entre l'intensité magnétique des barreaux d'acier et leur température, sur les températures de l'air et les mirages à la surface du lac Léman* (sujet déjà abordé par son frère), sur *les retards de la congélation de l'eau* et tant d'autres, qui ne tardèrent pas à lui faire dans le monde savant une réputation européenne.

Celui que nous avons signalé en dernier lieu fit sensation, soit à cause des conséquences pratiques qu'on en tira tout aussitôt pour prévenir l'explosion des chaudières à vapeur, soit et surtout à cause du jour nouveau jeté sur des phénomènes que l'on croyait connus et qui venaient de nouveau s'imposer aux investigations de la science. Accident, disait-on, lorsqu'on signalait de l'eau qui, à 2 ou 3 degrés au-dessous de zéro, n'était point encore transformée en glace. Dufour fait voir que ces prétendus accidents tenaient à une loi constante et que les points de congélation et d'évaporation assignés à ce liquide dans tous les traités de physique ne se rapportent qu'à l'eau en contact avec un corps solide. Celui qui a signalé un fait de cette importance a sa place assurée dans l'histoire de la science. Dufour en pressentait les conséquences multiples ; déjà il en avait signalé quelques-unes, entre autres celle qui concerne la formation de la grêle ; d'autres étaient à l'étude, offrant à sa pensée toujours en travail

un vaste champ de recherches fécondes, lorsque la maladie vint brusquement l'interrompre et couper court à ces chères espérances. C'était une fortune pour la Société vaudoise que de compter dans son sein un homme de cette valeur, un observateur aussi habile à interroger la nature et à pressentir ses réponses, sans jamais se laisser prendre aux illusions des esprits impatients de conclure : car chez lui, comme chez son frère, — c'est sans doute un don de famille, — l'exactitude critique s'associait toujours à l'ingénieuse pénétration de l'analyse. — Et quel charme quand il prenait la parole, quelle clarté, quelle facilité, quelle élégance ! Tous ceux qui l'ont entendu et qui ont pu faire des comparaisons savent qu'il eût fallu chercher bien loin pour trouver un savant aussi habile à captiver par la simple et noble exposition de faits bien observés et de théories bien déduites.

Je demande pardon à M. Dufour, qui me lira peut-être, de parler de lui avec une si entière liberté ; mais comment retracer l'histoire de la Société vaudoise des sciences naturelles sans évoquer des souvenirs toujours chers et vivants ? Pourquoi nous priver du seul et triste avantage que puisse avoir pour ses amis la retraite forcée à laquelle il s'est vu si brusquement condamné, celui d'apprécier son œuvre, comme si déjà elle appartenait au passé ? Pourquoi ne pas dire encore qu'au plaisir de l'entendre et au profit qu'il y avait à tirer de la moindre de ses communications s'ajoutait un sentiment de fidèle reconnaissance ? Il lui eût été si facile de se faire au dehors une bien autre position que celle qu'il pouvait avoir à Lausanne, de s'assurer des moyens de publicité plus efficaces. Mais, modeste enfant d'un pays modeste, il réserva toujours pour la Société vaudoise la primeur de ses beaux travaux ; il ne trouva jamais que les vingt ou trente amateurs, alignés pour l'entendre sur les bancs d'une salle mal éclairée, fussent un auditoire insuffisant pour lui, et sa carrière de savant se lit, page à page, dans les cahiers du *Bulletin vert*. Pour quiconque voudra jamais l'étudier, là est la source.

Note de l'éditeur. — Les lecteurs du *Bulletin* s'associeront aux regrets bien vifs que nous avons de leur donner une notice historique si intéressante et si brusquement interrompue.

